j'ai l'air de fragmenter comme ça en réalité j'unis

Christian Dotremont



Collection La Petite Pierre

LES SQUELETTES COCASSES

Gilbert Lascault
Denis Pouppeville

LES SQUELETTES COCASSES

La Petite Pierre

© Gilbert Lascault, Denis Pouppeville & La Pierre d'Alun, 2020

À propos des dessins subtils

En 2019 et 2020, Denis Pouppeville dessine des figures bouffonnes, curieuses, drôles, troublantes. Il est né en 1947 au Havre. Il est peintre, dessinateur, enseignant à l'École des Arts-Décoratifs (Pairs) et à l'Université d'Amiens. Ses œuvres ont été exposées en une centaine de galeries et de librairies. Il dessine dans divers journaux ; il a illustré de nombreux récits et poèmes.

Par exemple, en 2005, chez Fata Morgana, Denis Pouppeville illustre Aguicheuses et fantoches de G. Lascault. « Poupée pulpeuse et pathétique, Poppée choisit une innocence barbare, une ingénuité cruelle, une pureté impitoyable... dans les ténèbres d'une ville, les démons et les rongeurs obéissent à la Charmeuse des rats : dents, griffes et grincements... sur une escarpolette, Lady Racket se balance, dénudée... les mâles sont des fantoches, des pantins qui sont humiliés par les ensorceleuses...Tu murmures : « J'ai une poupée/Articulée/Qui fait la ronde/Autour du

monde. » Et en 2015, Denis Pouppeville montre Morgane, Viviane, Merlin, les cigarettes, les roues, les chariots, les fumées, le brouillard, les torches, les couteaux ensanglantés, une tombe, la clairière de la forêt de Brocéliande. Ce sont Les fumeuses fatales. Tu écoutes une chanson de Serge Gainsbourg : « Dieu est un fumeur de havane... »

En 2019-2020, Denis Pouppeville est parfois proche des œuvres de Jean-Gérard Granville (1803-1847), d'Odilon Redon (1840-1916), de Félicien Rops (1833-1898), de James Ensor (1860-1949), de Christian Boltanski (né en 1944), Michel Journiac (1935-1995) ; il aime lire les textes anarchistes de Félix Fénéon (1861-1944)... Très souvent il observe les danses macabres du Moyen Âge. Ou aussi, en 2011, il a regardé les sculptures (XIXe et XXe siècle) du Bénin : les forces énigmatiques et redoutables du Vaudou ; ces objets sont assemblés par les cordes, les ossements, les plumes, les gourdes, les cadenas recouverts d'argile modifiée par le sang, les bouillies et d'autres matériaux sacrificiels...

En 1875, selon Baudelaire, Granville voulait « noter sous une forme plastique la succession des rêves et des cauchemars avec la précision d'un sténographe »... Odilon Redon dessine une Bataille d'ossements (au fusain) : un squelette assis sur le sol à côté de son crâne... Félicien Rops adore les femmes et il souffre ; une femme est, pour lui, une inspiratrice et une dévoreuse ; elle console et torture ; il écrit : « La moindre fillette qui se silhouette à l'horizon me remet en état de souffrance ; je mourrai cardiaque et impénitent » ; les femmes seraient cruelles ; elles seraient possédées par le Diable ; elles seraient les panthères féroces de la jungle de la ville ; Rops dessine un squelette en tutu transparent...Le peintre belge James Ensor est un sorcier insolent d'Ostende ; il est le magicien des squelettes hoquetants et des nombreux masques scabreux et frénétiques ; ces masques seraient tantôt violents, tantôt débonnaires, tantôt hébétés ; Ensor décrit les masques « pourprés, azurés, nacrés, coquillés, huîtrés, turbotés »... À certains moments, Christian Boltanski crée en fil de

fer les squelettes ironiques et leurs ombres... Michel Journiac présente en 1972 à la galerie Stadler des squelettes nus ou habillés, dorés ou peints en blanc ; Journiac propose un contrat à un propriétaire : « votre squelette sera plaqué or ; conditions : 1/ céder votre corps à Journiac ; 2/ mourir »...

Les squelettes cocasses de Pouppeville seraient peut-être voisins des jouets en sucre dans les rues mexicaines lorsque les enfants sucent les crânes et les cercueils colorés sans angoisse... et Denis Pouppeville serait le cousin de Granville ; Denis serait un sténographe joyeux des cauchemars burlesques.

Sommaire

Le squelette zieute
Le feutre espiègle, coquin
La chochotte, la mijaurée
La trottinette et les pieds nus
Le Bavarois maussade
Manipuler une grande roue
Le bonimenteur, le farineux
La blafarde charibote
Le clebs efflanqué
Tsouin... La gazelle sans-gêne
Le cul-de-jatte et la môme caoutchouc
Le tribun dentu
Les trois crânes de la funambule
La valse des gigolettes
Le buveur d'encre
Une carabosse tartignole
Le déguisé crochu
La toque du chat-fourré
Le chanteur vagabond et la ficelle

Le squelette zieute

Le squelette tout propre, astiqué, calamistré, lessivé, débarbouillé est nettoyé, rincé, rasibus. Il a tourné l'œil. Il a fermé son vasistas. Il a démonté son chouberski. Il a déboulé sa colonne. Il entre dans le royaume des taupes. Il a tant de fois caressé les Poilues, les Gigolettes aguichées, la Bergère excitatrice, les Amantes séductrices, les Louves amoureuses, la Cricri ravageuse. C'était l'agonie ; les carottes qui sont cuites.

Le squelette serait silencieux, aphone, secret, muet, taiseux, taciturne, réticent, sidéré, foudroyé. Il ne souffle mot. Il la boucle. Il ne moufte pas. Il est muselé. Il ne boit que niente. Il ferme sa boîte.

Sa jambe gauche s'élève. Sa jambe droite s'incline, se prosterne, s'agenouille ; elle s'humilie ; elle se soumet ; elle consent ; elle

acquiesce ; elle se plie ; elle s'assujettit ; elle s'incline ; elle obtempère ; elle vient à quia ; elle se résigne. Elle obéit ; elle courbe le dos, l'échine ; elle s'incline ; elle se range ; elle tolère.

À l'arrière du crâne, un masque grotesque comporte des poils : des cils et une moustache.

L'œil rond du squelette, une boule de loto, son coquillard s'écarquille, l'œil langoureux, en tirelire. Ce serait une œillade, un coup de châsse qui fait des appels. Le squelette regarde, reluque. Il zieute.

Tu écoutes : « Quand Biron voulut danser/ Ses souliers fit apporter/ Sa chemise de Venise/ Son pourpoint fait au point/ Son chapeau tout rond/ Vous danserez Biron. » [1]



Le feutre espiègle, coquin

Le crâne lisse, poli n'a nul cresson sur la fontaine. Chauve, il se déplume. Il crève son pneu ; il dégonfle sa vessie ; il lâche la rampe ; il remercie son boulanger. Il renverse son absinthe. Il expire. Il s'éteint. Il se tarit. Il fait couic.

Le crâne ricane ; il se fend la margoulette. Il dilate la rate. Il se gondole. Il badine. Il se gonfle le mou. Il se bole. Il grimace, simiesque ; il grigne. Son feutre coquin, polisson se dresse sur sa nuque.

Le crâne n'a nulle jambe, nulle chaussure, nul ventre. Il a un boyau, des tripes, des entrailles, des viscères. Ses deux bras, ses deux ailes s'agitent, se démantibulent, gesticulent, se trémoussent. Il a deux gants. Chaque gant a quatre doigts.

« À la pêche des moules/ Je ne veux plus aller,/ Maman.../ À la pêche des moules/ Je ne veux plus aller./ Les garçons de Marennes/ M'ont pris mon panier,/ Maman... »[2]



La chochotte, la mijaurée

La tentatrice sévère, autoritaire, exigeante, implacable ne sourit jamais. Elle est pète-sec. Altière, condescendante, insolente, hautaine, distante, elle se moque, elle gouaille ; elle goguenarde ; elle gaussille ; elle blague, ironique. Elle porte un vaste sombrero avec un grand rebord. Son maillot dénudé se décollette ; il étale sa marchandise, son cou, une partie de la gorge, ses épaules, ses jambes. Elle place près de son corps sa gigantesque poupée démesurée ; la grande bouche de la poupée minaude, agace, fait sa chochotte, sa mijaurée.

Chantons : « Dansons la capucine/ Y'a du plaisir chez nous/ On pleure chez la voisine/ On rit toujours chez nous. You ! »[3]



La trottinette et les pieds nus

« le vent soul'va sa robe/ Fit son jupon blanc/ Et ses bell's jarr'tières roses/ Et son beau cuisson blanc/ Et d'autres choses aussi/ De bien plus séduisant. »[4]

La jeune Bichette avance dans les rues à Paris. Sa trottinette accélère sur les trottoirs, sur les places. Ses pieds nus ont des orteils libres et leurs ongles sont polis et peints. Son gibus pointu se dresse sur sa chevelure ; son nez est camus. Sur le dos, son sac a la forme d'un crâne. Tu perçois sur un immeuble le profil d'un visage inquiétant.



Le Bavarois maussade

Dans la Bavière, le pêcheur est maussade, renfrogné, grognon, fumasse, malchanceux ; il connaît la guigne, la mélasse, la scoumoune, la déveine. Son feutre tyrolien croulant avec des touffes dispersées est désordonné. Son très long naze renifle avec écœurement. Ses badigouinces font la moue avec une nausée. Sa cape humide est moisie. La tête du brochet est pourrie avec ses arêtes. Sa canne est formée par deux os humains avec une corde nouée ; la canne serait un gourdin, un casse-tête.

Tu fredonnes : « J'ai un pied qui r'mue,/ Et l'autre qui ne va guère,/ J'ai un pied qui r'mue,/ Et l'autre qui ne va plus. »[5]



Manipuler une grande roue

À droite, une jeune nymphette manipule une grande roue ; elle la manœuvre ; elle conduit la roue qui pivote ; elle roule, vire, tourne ; elle dirige, oriente ; elle ajuste ; elle braque ; elle s'active, se dépêche, s'empresse ; elle fait fissa. La nymphette a une poitrine plate, pour ainsi dire sans seins. Son soulier est très usé, son croquenot fatigué, sa tatane râpée.

Au centre de la voiturette, la charmeuse est nue, naturelle avec les oranges de son balcon. Dernière elle, un client jovial s'amuse ; il se tord comme une baleine ; il se déguise en tirebouchon ; il se gondole ; il rigolboche.

Tu danses : « Il court, il court le furet,/ Le furet du bois, Mesdames ;/ Il court, il court le furet,/ Le furet du bois joli./ Il est passé par ici,/ Il repassera par là. » [6]



Le bonimenteur, le farineux

Ce serait un clown, un farineux, un caoutchouc, un bateleur, un bouffon, un Auguste, une paillasse, un pitre, un farceur, un loustic, un facétieux, un turlupin. Ses deux énormes oreilles seraient écartées : deux papillons, deux escalopes, les escouilles, les écoutilles, les esgourdes. Son haut-de-forme est oblique.

Le clown surgirait comme le bonimenteur, le bonisseur, le beau parleur, le charlatan, le rabatteur, l'annonceur du cirque, le présentateur. Il attire la parade ; il appelle les spectateurs, les clients...

En 1865, Thérésa chante la *Parade* à l'Alcazar d'Eté. Vous verrez la *femme à barbe* : « Entrez dans mon établiss'ment/ Vous n'trouv'rez pas dans tout' la foire/ Un phénomèn'plus surprenant/ Dans c'te barbe qui fait ma gloire »[7]



La Blafarde charibote

L'enjôleuse enjouée est folichonne, mutine ; elle porte une faluche emberlificotée. Elle est dépouillée, *in naturalibus*, impudique, luxurieuse, libertine, grivoise, provocante. Ses tifs en deuil s'approchent de ses sourcils. Ses longs gants crépusculaires ensorcellent, troublent. Elle se déhanche ; elle se tortille ondulante. Derrière elle, Madame la Camarde raille ; elle gouaille ; elle gaussille ; elle charibote. Elle est la Camuse, la Carline, la Guedouze, la Sèche, la Blafarde. On la nomme Sophie-Tourne-l'œil.

Au XVIIIe siècle on chante *Mort et convoi de l'invincible Malbrough* : « Monsieur d'Malbrough est mort,/ Est mort et enterré [...]/ J'l'ai vu porter en terre,/ Mironton, mironton, mirontaine,/ J'l'ai vu porter en terre/ Par quatre z-officiers. » [8]



Le clebs efflanqué

Le canidé squelettique, émacié, décharné circule. Le clebs sec, efflanqué, famélique aboie, jappe, glapit. Le cerbère canné hurle. Le cabot cachectique clabaude. L'azor jaspine. Le sac d'os se carapate ; il trisse ; il trôle ; il cavale. Il fuit ; il crampe ; il file comme un dard, il se fait l'adja ; il s'évade ; il brûle le pavé ; il décanille ; il fonce. Il est assis dans une poubelle avec deux roues. Une de ses pattes avec une main maigrichonne essaie d'attraper le gibier, les bêtes fauves... Au XVIIe siècle, on chante *Rossignolet sauvage* :

« Rossignolet sauvage,/ Apprends-moi ton langage/ Apprends-moi z'à parler/ Apprends-moi la manière/ Comment il faut aimer. » [9]



Tsouin... La gazelle sans-gêne

L'adolescente effrontée, la catherinette désinvolte, la sauterelle impertinente, la gisquette mal embouchée, la gazelle irrévérencieuse, la trottin sans-gêne, la marmotte inconvenante erre dans l'immense cimetière, dans le jardin des crônis, dans le parc des refroidis, dans la nécropole, dans les quatre-arpents. Elle sautille sur les tombes, sur les fosses. Elle déambule ; elle va à l'aveuglette ; elle vadrouille. Elle rencontre les revenants, elle entrevoit les os humains qui se dispersent, qui s'enfuient, qui décanillent... Les étudiants de médecine chantent :

« Dans un amphithéâtre/ Phithéâtre, phithéâtre, phithéâtre,/ Y avait un macchabée/' Qui sentait fort des pieds/ Fort des pieds, fort des pieds, fort des pieds,/ Tsouin, tsouin... »[10]



Le cul-de-jatte et la môme caoutchouc

Le cul-de-jatte monstrueux est éclopé, essorillé, mutilé, infirme. Son brodequin impair géant et immobile est lacé et ciré. Il règne dans l'horreur des ténèbres. Son bras droit est une patte de tortue. Ses dents grincent.

En 1931, dans le film *Cœur de Lilas*, tu écoutes la valse que chantent Fréhel et Jean Gabin : « La môm'caoutchouc/ C'qu'on peut faire avec elle/ Ah ! c'est fou/ Elle vous prend et toc et toc !/ On n'est plus qu'un ' loqu'/ Ah ! c'est pas du toc/ Ell'vous disloque/ La môme caoutchouc/ C'est un lot d'un drôl'de p'tit bout/ C'est vraiment une affaire, y en a pour tous les goûts/ La môm' caoutchouc » [11]

Le cul-de-jatte est le fiancé de la môme caoutchouc.



Le tribun dentu

Le tribun, le foudre d'éloquence, le harangueur, le rhéteur, le hâbleur, le bluffeur, le faraud, le frimeur, le rodomont, le vendeur d'orviétan, l'olibrius, l'esbroufeur, le bavard, il a de la jactance, du jaspin. Il choisit la faconde, le bagou, le pathos, l'emphase. Il invective ; il fulmine ; il engueule ; il écorne ; il escrache. Ses dents sont très longues. Il intervient dans la foule ; il pérore ; il cause ; il débagoule ; il jacte ; il javotte ; il blague. Ses amis, ses voisins forment le peuple, la plèbe, la racaille, la cohue, la meute. Le trèpe est jusque sur les becs de gaz ; la vade grouille autour du tribun : la populace, le prolétariat, le troupeau.

Le tribun dentu serait un crocodile, un alligator, un caïman. Son bitos, son galurin est fatigué, esquinté, avachi, délabré...



En 1856, dans une bouffonnerie d'Offenbach, on chante : « Ah ! Les crocrocros, les crocrocros/ Les crocodiles/ Sur les bords du Nil.../ Ils sont partis/ N'en parlons plus... »[12]

Et toujours les crocodiles reviennent et sourient de toutes leurs dents. Rapides, ils dévorent.

Féroces, voraces, ces amphibies sont ovipares et pondent dans le sable. Ils lamentent, ils vagissent. Dans *Émaux et camées* (1852), Théophile Gautier rêve aux obélisques : « Et les crocodiles rapaces,/ Sur le sable en feu des îlots,/ Demi-cuits par leurs carapaces,/ Se pâment avec des sanglots. ».

Le crocodile sort du Nil égyptien : *Ex Nilo venit bestia* ; *ex Nilo,* ou bien *ex nihilo* ; car la bête dentue vient peut-être du Rien, du Vide, d'un Abîme insondable, ou toujours de nos cauchemars. Près du Nil, dans la ville

de Schedît, les prêtres antiques vénèrent le dieu Crocodile, le dieu Sobek : « Gloire à toi qui as pu t'extraire du limon originel ! » Les crocodiles sacrés d'Égypte étaient ornés d'émeraudes, de lapis-lazuli ; ils étaient apprivoisés.

Les trois crânes de la funambule

À gauche, l'allumeuse envoûtante gambade, cabriole, pirouette sur le sable du cirque. Saltimbanque, funambule, elle danse sur une corde raide ! De façon désinvolte, elle jongle avec des cerceaux, avec des torches, avec des crânes humains. Elle lance en l'air en particulier trois crânes ; elle reçoit les crânes et les relance alternativement en entrecroisant leurs trajectoires. Elle jongle avec trois crânes de pesanteurs différentes. Son adresse est très grande. À cet instant, un de ses talons soulève un petit crâne pointu ; un autre crâne parvient très près de sa colonne vertébrale ; à droite, à l'arrière, un troisième crâne est gros, boursouflé.

Le visage de la funambule est invisible, sans doute non éclairé. Ses longues jambes nues et son pubis dévoilé fascinent, éblouissent.



Son cache-cœur, un caraco a une dentelle noire déchirée. La jongleuse est l'une des saltimbanques qui parcourent les routes des bourgs.

Tu relis un poème d'*Alcools* (1913) de Guillaume Apollinaire : « Dans la plaine les baladins/ S'éloignent au long des jardins/ Devant l'huis des auberges grises/ Par les villages sans églises/ (.../ Ils ont des poids ronds ou carrés/ Des tambours des cerceaux dorés [...] » Dans un cimetière abandonné, la funambule aurait ramassé quelques crânes des siècles anciens et elle jongle avec eux. Souple, musclée, la funambule est une étrangère énigmatique, une princesse insaisissable, une séductrice raffinée et inconnue. Tout ensemble, elle s'offre et se refuse. Son corps est désirable et clandestin. Elle est féérique et folle. Agile, véloce, elle célèbre des rites mystérieux entre la mort et la vie.

En 1943, pour le film *Douce*, Marie-José chante *Un peu d'amour... un peu d'espoir* : « Un peu d'amour/ Un peu d'espoir/ Et dans les yeux/ Sous le ciel noir la joie se lève/ Un peu d'espoir/ Un soir/ Un peu d'amour/ Un jour/ Un simple adieu, un au revoir/ ...Pourtant j'attends/ Le cœur battant... »/[13]

La valse des gigolettes

Tu observes quatre jambes nues : la nudité de quatre gambilles, gambettes, gigots, flûtes, gigues, guibolles, guiches. Deux jambes séduisantes à poil deviennent un compas. Les quatre guibolles donnent à voir deux fées, deux gonzesses naturelles, deux nénesses, deux frangines. L'une des mignonnes est déguisée avec un masque gigantesque incommensurable qui serait un crâne exorbitant et dissimulerait la tête et le buste. L'autre mignonne a un grand visage et deux seins opulents.

Avec les quatre gigues, les deux nymphettes dansent, affûtent leurs fuseaux ; elles sont deux gambilleuses, deux tricoteuses, deux bayadères...

En 1893, Mademoiselle Philo-Durand chante au Casino de Paris : « Valsez gigolettes/ Tricotez des pincettes,/ Grisez-vous sans détour » [14]



Le buveur d'encre

Maigrichon, sécot, limande, sardine, fil de fer, sauve-la-graisse, cachectique, décharné, émacié, hâve, long comme un jour sans pain, manche à balai, le squelette est un clerc de notaire, un tabellion, l'officier ministériel, le bureaucrate, le rond-de-cuir, le buveur d'encre, le juriste, le comptable, le caissier, le trésorier, le secrétaire, le scribouillard. Son gilet est très serré, boudiné, étriqué. Sa cravate de rayonne est bien nouée. Une de ses grandes oreilles serait une étagère de plumes et de mégots. Derrière lui, serait un double, une ombre... En 1936, Edith Piaf ré-interprète la *Java de Cézigue.*

« Oui, mais quand c'est Cézigue,/ En bras d'chemise qui fait l'zigue,/ Y tir'des sons/ D'son accordéon/ Qui fich'nt le frisson. » [15]



Une carabosse tartignole

La rombière chipotasse contemple les deux jambes féminines (en plastique) d'un mannequin de la vitrine. Une tocasson est nabote et courtaude ; elle n'a ni taille, ni allure, ni style. Elle est gueule de raie ; elle couche dehors avec un billet de logement. Ses seins flasques sont des tétasses, une gélatine, des pendants. Elle est une carabosse, une guenuche, une maritorne, une carogne, une grognasse, une poissarde...

En 1942, c'est une chanson de Ray Ventura et de son orchestre à Rio de Janeiro : « Elle est laide, laide, laide,/ Elle est laide comme un pou ;/ Mais on dit qu'elle a un type,/ Ça vaut mieux que rien du tout.../ Mais comme elle est un peu folle,/ Elle met d'l'imprévu partout./ Plus on voit ses qualités,/ Plus on la regarde.../ Mais au fond plus on y pense,/ Elle n'est pas si laide que ça ! » [16]



Le déguisé crochu

La voiture à trois roues est une guimbarde, une roulante, une voite, une bagnole, une caisse, une chiotte, un clou, une charrette, une baladeuse, un tacot, une ferraille, un fourgon, une boîte à canaille. Le cadavre déguisé, masqué, camouflé, maquillé est un cache-laid ; il est un travesti. Ce serait un carnaval, une chienlit, une feintise, une momerie, une mascarade, un domino, une pantalonnade, une singerie, une escobarderie.

Le déguisé est crochu. Son nez est aquilin, busqué, tordu, tortueux. Il serait une sorte de rapace, un gerfaut fallacieux, un chat-huant, un pseudo vautour.

« À Dunkerque, quand vient le carnaval,/ On est tous joyeux comme des cigales,/ On se grime on s'met de la peinture » [17]



La toque d'un chat-fourré

La toque ronde en soie sans bords se pose sur le crâne du juge, du justicier, de l'inquisiteur, du prévôt. Il a son monocle ironique, son carreau dans l'œil. Il fait un jacques.
Le justicier est un enjuponné, un entoqué, un grignon, un gerbier ; il est une robe-noire, un chat-fourré. À un moment, il a été un juge d'instruction : un Curieux, un Allumeur, une Fouinette. Quand il est un juge siégeant, il serait l'Endormi, le Figé.

Flegmatique, imperturbable, le justicier observe quatre jambes dénudées de deux fleurs de macadam...

Tu entends une chanson du XVIIIe siècle avec les paroles de Charles-François Panard : « Dans ma jeunesse/ Juges, Rapporteurs/ Soutenaient leur faiblesse./ Aujourd'hui ce n'est plus cela,/ L'on gruge, l'on pille/ La veuve et fille,/ Et Thémis va/ Cahin-caha. » [18]



Le chanteur vagabond et la ficelle

Le chanteur vagabond est un fantôme pendu et libre ; joyeux, il erre au milieu des os humains qui voyagent autour de fermes, autour des châteaux, très près des talus... Les os sont proches des ficelles et des rubans. En 1937, Charles Trenet imagine un chanteur vagabond. Affamé, le chanteur vagabond est enfermé par les gendarmes et il se pend... Sa chanson se nomme : *Je chante !*

« Ficelle,/ Tu m'as sauvé de la vie,/ Ficelle,/ Sois donc bénie/ Car, grâce à toi, j'ai rendu l'esprit,/ Je me suis pendu cette nuit... et depuis...[...]/ Je chante !/ Je chante soir et matin,/ Je chante/ Sur les chemins,/ Je hante les fermes et les châteaux/ Un fantôme qui chante, on trouve ça/ Rigolo/ Je couche,/ Parmi les fleurs des talus,/ Les mouches/ Ne me piquent plus/ Je suis heureux, ça va, j'ai plus faim,/ Heureux, et libre enfin ! » [19]



Notes

1 *Mémoire de la chanson (1100 chansons du Moyen Âge à 1919)*, réunies par Martin Pénet, Tome 1, Paris, Omnibus, 1998, p. 115.
2 *Mémoire de la chanson (1100 chansons du Moyen Âge à 1919)*, réunies par Martin Pénet, Tome 1, Paris, Omnibus, 1998, p. 130.
3 *Mémoire de la chanson (1100 chansons du Moyen Âge à 1919)*, réunies par Martin Pénet, Tome 1, Paris, Omnibus, 1998, p. 110.
4 *Mémoire de la chanson (1100 chansons du Moyen Âge à 1919)*, réunies par Martin Pénet, Tome 1, Paris, Omnibus, 1998, p. 60.
5 *Mémoire de la chanson (1100 chansons du Moyen Âge à 1919)*, réunies par Martin Pénet, Tome 1, Paris, Omnibus, 1998, p. 490.
6 *Mémoire de la chanson (1100 chansons du Moyen Âge à 1919)*, réunies par Martin Pénet, Tome 1, Paris, Omnibus, 1998, p. 112.
7 *Mémoire de la chanson (1100 chansons du Moyen Âge à 1919)*, réunies par Martin Pénet, Tome 1, Paris, Omnibus, 1998, p. 510.
8 *Mémoire de la chanson (1100 chansons du Moyen Âge à 1919)*, réunies par Martin Pénet, Tome 1, Paris, Omnibus, 1998, p. 95.
9 *Mémoire de la chanson (1100 chansons du Moyen Âge à 1919)*, réunies par Martin Pénet, Tome 1, Paris, Omnibus, 1998, p. 40.

10 *Mémoire de la chanson (1100 chansons du Moyen Âge à 1919)*, réunies par Martin Pénet, Tome 1, Paris, Omnibus, 1998, p. 155.
11 *Mémoire de la chanson (1200 chansons de 1910 à 1945)*, réunies par Martin Pénet, Tome 2, Paris, Omnibus, 2004, p. 562.
12 Jacques Offenbach, *Tromb-al-ca-zar* (1856).
13 *Mémoire de la chanson (1200 chansons de 1910 à 1945)*, réunies par Martin Pénet, Tome 2, Paris, Omnibus, 2004, p. 1381.
14 *Mémoire de la chanson (1100 chansons du Moyen Âge à 1919)*, réunies par Martin Pénet, Tome 1, Paris, Omnibus, 1998, p. 774.
15 *Mémoire de la chanson (1200 chansons de 1910 à 1945)*, réunies par Martin Pénet, Tome 2, Paris, Omnibus, 2004, p. 324 ; paroles de René-Paul Groffe, musique de Jean Eblinger (1927).
16 *Mémoire de la chanson (1200 chansons de 1910 à 1945)*, réunies par Martin Pénet, Tome 2, Paris, Omnibus, 2004, p. 1281.
17 http://callisto150.free.fr/dunkerque/carnaval/57.html
18 *Mémoire de la chanson (1100 chansons du Moyen Âge à 1919)*, réunies par Martin Pénet, Tome 1, Paris, Omnibus, 1998, p. 292.
19 *Mémoire de la chanson (1200 chansons de 1910 à 1945)*, réunies par Martin Pénet, Tome 2, Paris, Omnibus, 2004, p. 995.

Trente et unième titre de la collection
de « La Petite Pierre »

Achevé d'imprimer le 2020.

Il a été tiré de cet ouvrage, qui constitue l'édition originale de « Les squelettes cocasses », cinq cents exemplaires dont vingt-cinq signés et numérotés de 1 à 25 par Gilbert Lascault & Denis Pouppeville et trois exemplaires de chapelle, signés et lettrés par les auteurs aux initiales des collaborateurs. Ces vingt-huit exemplaires sous étui comportent dans chaque volume, en frontispice, une estampe originale, signée par l'artiste.



ISBN 978-2-87429-114-2
D/2020/3739/3
La Pierre d'Alun a.s.b.l.
81, rue de l'Hôtel des Monnaies
1060 Bruxelles (Belgique)
lapierredalun@skynet.be
www.lapierredalun.be

Imprimé en Belgique